

Les Espagnols de Leclerc

Mémoires de l'exil

Eduardo Pons Prades, spécialiste reconnu sur le sujet de la résistance des républicains espagnols en France, car il a lutté dans ses rangs et il a publié plusieurs oeuvres sur ses péripéties, évoque dans cette série, exclusive pour HISTORIA 16, l'exode espagnol vers la frontière française à la fin de la guerre civile, le traitement reçu par les réfugiés espagnols, le commencement de la seconde guerre mondiale, la rôle des Espagnols durante l'invasion allemande de la France , le début des guérillas...

Dans ce cinquième chapitre –avec, comme toujours, la technique du témoignage direct des protagonistes- il nous présente l'organisation des guérillas, l'encadrement espagnol dans les unités régulières de l'armée françaises renaissantes, la participation espagnole à la libération de la France et le début des opérations des "maquisards" en Espagne.

Miguel Vera, venant de la Mancha, allait être le premier coordinateur départemental des forces résistantes espagnoles, composées presque totalement de déserteurs des GET (Groupes disciplinaires de travailleurs étrangers). Un fils d'émigrés économiques espagnols, d'Almería, Ricardo Andrés, qui allait être exécuté plus tard par les Allemands, servit de liaison avec la résistance française. *« Malgré tout, il y eut des groupes de maquisards incontrôlés. C'est pour cette raison qu'il est bon de préciser que l'heure de la vérité sonna lorsque les ex chasseurs alpins, unité dissoute à la suite de l'armistice franco-allemand, décidèrent d'organiser le « Bataillon des Glières», avec le capitaine Tom Morel à leur tête. Je dois dire que, auparavant, les chasseurs alpins nous avaient déjà livré leur armement, dans les arsenaux qu'ils avaient dissimulés avant l'arrivée des Allemands.*

Comme on le sait, le « Bataillon » avait pour mission de "monter" sur le plateau des Glières et d'y constituer une base de guerrilla qui devait devenir plus tard un « front intérieur anti allemand ». Mais les insondables méandres de la politique du général De Gaulle – d'abord depuis Londres et ensuite depuis Alger- entraînent l'effondrement de cette base, comme celle du Vercors –dans les Basses Alpes- y celle du "Mont-Mouchet", dans le Massif central, et l'anéantissement et la dispersion des groupes guérilleros installés. Notre section Ebro faisait partie du « Bataillon » déjà cité.

Dès le début de la grande offensive allemande, appuyée par les miliciens fascistes français, chacun partit du plateau selon ce que sa propre expérience lui conseillait. »

Chaque homme est une péripétie. Un autre cas est celui d'Emilio Álvarez Canosa « Pinocho »:

« Je me suis retrouvé dans les mines d'or de Salsigne et je venais du camp de Bram. Étant en "mission" à Marseille j'ai été arrêté à la gare Saint-Charles, et après les interrogatoires de rigueur, à Marseille et à Montpellier, on m'a transféré au camp disciplinaire de Vernet-les-Bains. Je m'en suis évadé avec deux autres compagnons socialistes et nous sommes allés travailler dans le bassin minier de Provence. Uniquement pour avoir des papiers, naturellement. Pour échapper à une dénonciation, j'ai filé à Bordeaux, en passant la Ligne de Démarcation Que j'ai repassée quelques semaines plus tard, début 1943, pour rejoindre les guérillas de la Dordogne, où j'ai formé mon propre détachement, qui se s'était spécialisé dans les sabotages des trains et des voies ferrées. Au commencement de l'année 1944 on m'a nommé chef de la Dordogne-Nord, poste que j'ai assumé jusqu'à peu avant la libération de cette zone (août-septembre 1944). C'est-à-dire jusqu'à ce que nous ayons réorganisé notre unité en vue de son transfert dans les Pyrénées, pour participer à l'Opération Reconquête de l'Espagne. »

Dans le désert et en Normandie

Même si on nous a oubliés intentionnellement, la guerre en France est remplie d'aventures espagnoles. Federico Moreno Buenaventura était dans les unités de Leclerc en Afrique et, ensuite, en Normandie : *« Après cette fabuleuse aventure du désert, la colonne Leclerc a été envoyée au repos au Maroc. C'est là, avec la formation de la 2 D B de la France libre, que la représentation espagnole prit une envergure impressionnante. Nos compatriotes venaient de toutes parts: des camps de concentration du Sahara -où le maréchal Pétain les avait enfermés-, de la Légion étrangère ou des Corps francs, d'où ils désertaient en masse. On les appelait des « transferts spontanés». Et de nombreux autres qui s'étaient à moitié cachés à Alger, Oran, Tunis et Casablanca. Une telle affluence se justifiait ainsi: des rumeurs avaient circulé que le débarquement en Europe allait se faire à partir des côtes espagnoles. Si on n'avait pas fermé les bureaux de recrutement, on aurait pu former, rien qu'avec des Espagnols, les deux divisions blindées de la France libre. Bien que nous ayons reçu rapidement du matériel nord américain et anglais, nous avons attendu plus longtemps qu'on le pensait pour abandonner les campements africains, et nous avons embarqué vers l'Angleterre à partir d'avril 1944. Deux mois plus tard -le 6 juin-, les Alliés débarquaient en Normandie. Et nous, incompréhensiblement, nous continuions dans des campements au centre de l'Angleterre. C'était dû à plusieurs "croc-en-jambe" que le général Leclerc avait fait à ses alliés lors de la campagne de Tunisie et qu'il allait refaire en France et en Allemagne, car lui tout comme De Gaulle considéraient qu'il devait être très clair – et c'est pour cette raison que les unités de la France libre devaient être à l'avant-garde - que les territoires sous mandat français –ou anciennes colonies- allaient être libérés par des unités françaises, qui devaient être les premières à entrer dans les villes importantes*

Enfin, dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août 1944, les hommes de Leclerc ont mis le pied, à leur tour, sur les plages normandes. C'est alors que la fierté nationale française resurgit à nouveau, avec une autre obsession: celle d'arriver les premiers à Paris. Mais, pour cela,

nous allions devoir combattre au pas de charge, presque « à la chaîne », en laissant de côté bien souvent les normes les plus élémentaires de la guerre classique: comme celle de ne pas trop négliger les flancs des ses propres forces. Mais ce qui est certain c'est que avec la façon dont Leclerc –qui était indiscutablement un génie- imagina d'avancer, personne n'était capable d'indiquer où étaient nos flancs. Vu avec du recul, c'était une absurdité militaire et je peux t'assurer que personne ne s'est autant réjoui de la marche sur Paris (par la route Normandie –Paris) que les Espagnols. Et en particulier ceux de la Neuvième compagnie [la Nueve], qui, sauf son chef: le capitaine Dronne, était composée exclusivement d'Espagnols. Il fallait voir les groupes de véhicules blindés, presque tous baptisés de noms espagnols -Don Quijote, Madrid, Teruel, Ebro, Jarama, Guernica, Guadalajara, Brunete, Belchite et celui des trois mousquetaires Porthos, Aramis et d'Artagnan-, fonçant sur les routes, escaladant des talus, passant sur des canaux et franchissant des gués. Ce que j'ai dit, de la pure bêtise ! Et, alors que les Nord-américains et les Anglais étaient en train de discuter avec De Gaulle, Leclerc a ordonné à Dronne: « Vous savez ce que vous avez à faire: tout droit à Paris, sans vous soucier de rien d'autre! ». Et Dronne nous a convoqués nous les chefs de section - Montoya, Granell, Campos et Moreno- et il nous a dit ce qu'il faut faire, coûte que coûte.

Parcourir les deux cents kilomètres qui nous séparaient de Paris n'a été une tâche facile pour personne. En opérant en franc-tireur, nous renoncions à la couverture aérienne made in USA, et au soutien de nos chars lourds. Personnellement, j'ai dû affronter, avec mes trois blindés, des canons allemands de 88, que nous barraient la route. Nous avons eu de la chance, c'est vrai. C'est ainsi que le 24 août 1944 -un jeudi- vers neuf heures du soir, nous sommes entrés sur la place de l'Hôtel de Ville de Paris. Le « Don Quijote », qui était le blindé de commandement de ma section, a été le premier à se garer là. Et durant l'heure qui suivit, les engins blindés restants conduits par des Espagnols sont arrivés, avec des noms castillans sur les flancs et le front de leurs véhicules. C'est pour cette raison que ce qui survenu, vingt cinq ans plus tard, nous a fait si mal. En août 1969, dans un reportage commémoratif de la Libération de Paris, retransmis par la télévision française, une émission qui a duré presque deux heures et à laquelle même la veuve du maréchal Leclerc participait ...hé bien, pas une seule fois, durant toute l'émission on a entendu nommer le mot espagnol...»

Chaîne d'évasions

Les réfugiés espagnols ont également collaboré à l'évasion d'autres personnes persécutées. L'un d'eux est M. H. P., « el Murciano », qui raconte: « *Mon activité clandestine a débuté dans le Midi de la France et s'est spécialisé presque exclusivement à organiser des groupes de gens et à les transférer en Espagne, clandestinement et par voie maritime, pour le compte de la fameuse chaîne d'évasion alliée « Pat O'Leary ».* Il est bien connu que ses derniers maillons -tant par les terres, depuis Toulouse, que par mer, depuis Sète- ont été organisés et mis en place par des guides républicains espagnols. Leur plus haut responsable –nous les libertaires nous avons du mal à utiliser le terme de chef- était un instituteur titulaire de la province de Huesca, Asturien de naissance, appelé Paco Ponzán Vidal. Auparavant, et en raison de mon emploi comme mécanicien à bord d'un bateau grec qui bâtaît pavillon panaméen, j'avais participé à l'organisation de la fuite d'un groupe important de diamantaires d'Amsterdam, tous Juifs, à l'automne 1940. Nous les avons conduit jusqu'à

Lisbonne, après une escale ratée à Casablanca. Je me demande encore comment nous nous sommes débrouillés pour partir de Hollande, traverser la Belgique et ensuite la zone nord de la France, occupée militairement par les Allemands, franchir la Ligne de Démarcation, traverser toute la zone dite libre et nous présenter au port de Sète comme si de rien n'était. Avec les Juifs et leurs voitures, leurs épouses respectives et des bagages énormes. Ah, et des cartables qu'ils ne lâchaient pas même pas pour dormir! C'est-à-dire que pour ce qui de la persécution des Juifs, on voit que les Allemands n'étaient pas très dégourdis, selon les occasions...

À Sète les embarquements ont dû être interrompus, au printemps 1943, à cause de l'arrestation d'un jeune couple belge, qui parla trop... Je suis alors allé à Marseille et à Nice, où j'ai organisé quelques envois. Ensuite, sous la pression de nos protecteurs français, que me considéraient « brûlé », on m'a expédié à la capitale de l'Autriche, où je suis resté un an. Nous dirons un jour quelle y a été notre activité. En mai 1944, j'étais à nouveau en France: à Paris. Nous, les Espagnols, nous avons participé activement –aussi bien ceux de la Division Leclerc que les civils- à la libération de la capitale de la France. Et dans les semaines qui ont suivi, après plusieurs échanges d'impressions entre libertaires de la Division Leclerc (Campos et Bullosa) et ceux du Comité régional de Paris, nous nous sommes engagés clandestinement dans la 2 D B, dans le seul but de récupérer de l'armement léger abandonné par les Allemands sur les champs de bataille et l'envoyer à Paris, afin d'armer nos compagnons pour aller lutter en Espagne. Mais ce qu'a été cette aventure dans la Division Leclerc, l'ami Blesa va te le raconter.»

« Je n'ai jamais su comment diable le Canarien Campos a dégotté ce véhicule blindé qu'il nous a livré, dit Joaquín Blesa. Nous l'avons baptisé « le kangourou». Nous l'utilisons –avec l'uniforme réglementaire et armés- Manolo Ros, Mariño, Rosalench, García et votre serviteur. Notre tâche consistait à coller aux blindés de la section que commandait Campos et dont l'adjudant -Bullosa- était catalan. Quand la section se déployait, nous commençons alors le ramassage de matériel. Nous avons des grands sacs en toile de bâche et nous y mettons les pistolets, les mitraillettes, les grenades, les fusils mitrailleurs et même des mitrailleuses... Nous les attachions bien fort et les mettons au fond de la caisse du blindé. Et, pour éviter des surprises, nous dormions toujours dans le véhicule blindé, sur les sacs. Et le chef de la compagnie des Munitions -Antonio B. Clarasó, natif de Reus- nous avertissait du passage des camions, qui allaient vers l'arrière-garde chercher du matériel.

Comme beaucoup de conducteurs de véhicules étaient aussi espagnols, l'expédition des sacs vers Paris s'est toujours effectuée dans de bonnes conditions. Parfois, nous cachions les grands sacs dans des maisons à moitié démolies, au bord de la route et nos compagnons –il y en avait toujours deux dans le camion de la récupération- les prenaient au passage. Ce « va et vient » a duré environ huit semaines. Jusqu'à ce que Bullosa meurt dans un combat, auquel nous avons évidemment dû participer avec « Le kangourou ». Campos a considéré qu'il était très dangereux de continuer dans ces conditions, c'est la raison pour laquelle il nous donna des permissions -indéfinies- pour aller à Paris. Et il tira deux salves sur « Le kangourou» avec le canon de son blindé -« El Ebro »-, en lui donnant aussi une permission pour maladie.»

Dans le refuge d'Hitler

Il y eu même des Espagnols parmi les premiers à atteindre la maison d'été d'Hitler. Martín Bernal « Garcés » raconte: *« Je suis passé en France en août 39, après m'être échappé de la prison de Porta-Celi (Valence) en compagnie de plusieurs "pays" aragonais. Au bout de huit semaines de marche de nuit et de sommeil de jour nous sommes arrivés en France. Là j'ai été obligé de m'enrôler dans la Légion étrangère, quand les gendarmes français me conduisaient déjà à la frontière -au Sénégal- et ensuite j'ai participé à la campagne de Tunisie, où j'ai été blessée le 9 mai 1943. J'ai été un de ceux qui se sont appliqué le « transfert spontané », en rejoignant les Espagnols de la Division Leclerc. Avec Federico Moreno nous étions sous-chefs de section d'abord et de section plus tard. J'ai été encore blessé en Alsace. En avril 1945 nous avons traversé le Rhin et l'invasion de l'Allemagne a commencé. Ma section a été une de celles qui ont participé à la dernière plaisanterie de Leclerc, en nous séparant d'abord du gros de la colonne, en prenant ensuite un « itinéraire très libre » fixé par lui, pour arriver presque les premiers à Berchtesgaden, la résidence d'été du Führer Adolphe Hitler. Et je dis presque parce que, avec la section de Moreno, nous sommes tombés sur des canons allemands de 88 dans le défilé d'Inzell, très près de notre objectif final. Et tant que nous ne les avons pas détruits, nous n'avons pas pu reprendre notre marche. Ainsi, en entrant dans cette ville tyrolienne, on voyait déjà dans les rues des blindés de la 2 D B, qui étaient passés par en haut ou ... au milieu, c'était un peu pareil à la marche sur Paris. On ne pouvait pas ignorer que Leclerc était de l'arme de la Cavalerie!*

Non, je n'ai pas été parmi les premiers à monter au Nid d'aigle d'Hitler. La section qui a accompagné le capitaine Touyères, debout dans sa jeep, comme un chevalier du Moyen âge dressé sur sa monture, a été la 1^{ère}, celle que Moreno commandait. Nous, -la 2^{ème}- nous sommes montés derrière eux, en service de protection. Mais j'ai été, pour sûr, un des premiers Espagnol à entrer dans le Berghof d'Hitler. Et j'ai ressenti, je l'avoue, un grand soulagement. C'était comme si, subitement, nous nous étions lavés de tous les affronts que nous les républicains espagnols avons subis depuis 1936 ».

« Face à l'Espagne »

Avec la libération de la France (août-septembre 1944) la réorganisation des forces de guerrilla espagnoles –environ onze mille hommes armés- s'opère et leur concentration dans les départements proches de la frontière franco-espagnole. La réapparition publique des principales organisations politiques espagnoles de l'exil –républicaines, socialistes et libertaires- et la diffusion de leurs consignes, instructions, et dans certains cas d'ultimatums, provoque le fractionnement de l'initiative communiste « Face à l'Espagne ». Et lorsque ce qu'on appelle l'invasion du Val d'Aran se produit à l'automne 1944, les détachements de guérilleros qui y participent, en comptant un gros millier de jeunes récemment enrôlés, n'atteint pas les cinq mille nommes.

Avec les communistes, qui forment le gros des expéditions de guerrilla à travers les Pyrénées, on a, cependant, la collaboration de socialistes partisans de Negrín et d'Álvarez del Vayo, ainsi que celle d'un groupe de libertaires, connus sous le nom de « Groupement cénétiste de l'Union nationale ». Quelques mois plus tard, avec la fin de la Seconde guerre

mondiale (mai 1945), les exilés républicains espagnols sont confrontés à une série d'options qui allaient du retour en Espagne (« *Les exilés pourront réintégrer leurs foyers, sans subir aucune sorte d'ennui* », pouvait-on lire, à travers les notes officielles, dans la presse franquiste), à l'émigration vers des pays d'Amérique latine, en passant par l'installation dans des pays européens, et tout particulièrement en France. Encore que, dans ce dernier l'aménagement continue à être provisoire, puisque ce qu'on appelle l'offensive diplomatique contre le régime franquiste a été mis en marche, dans le cadre des Nations Unies. Et, aussi bien le gouvernement en exil que préside le républicain José Giral, que l'immense majorité des partis et des organisations de gauche espagnols, attendent l'écroulement du régime instauré par les vainqueurs de la guerre civile, au printemps 1939. Entre temps, et certains depuis le début du conflit -été 1936-, des milliers d'Espagnols et d'Espagnoles, encadrés dans des groupes de guérilleros, ou faisant partie de leurs forces auxiliaires, se battent sur le sol de l'Espagne -en Galice, aux Asturies, en Extrémadure, dans La Mancha, en Andalousie et en Aragon, en particulier-, sans que l'exil ne leur prête l'aide la plus minime.

Une folie

Malgré tout, les comportements étaient assez forts pour écarter tout renoncement. M. P. S « Chispita » déclare: « *Non, l'enthousiasme n'a pas trop décliné parmi les expéditionnaires, lorsque les principales forces de l'exil ont désautorisé l'invasion de guerrilla dans les Pyrénées. N'oublie pas que nous venions de libérer la France. Bon, je veux dire que nous avons été les principaux libérateurs du Midi de la France. Et nous pensions que rien n'allait nous résister. Mais, dans le fond, il ne manquait pas ceux –et j'en faisais partie- qui craignaient qu'avec l'apparition des communistes comme force centrale de l'invasion, les possibilités de triomphe allait diminuer. C'est la vérité. Mais on a continué "dl'avant", car nous ne voyions pas d'autre chemin et dans bien des cas par solidarité envers nos compagnons d'armes des années difficiles (1941-1944). Rien qu'en pénétrant sur le territoire espagnol nous nous sommes rendus compte que la " tâche libératrice " n'allait pas être aussi simple que beaucoup se l'imaginaient. Possiblement, si nous avions eu connaissance de l'existence de tant de groupes de guérilleros locaux, nous ne nous serions pas tant occupés de la zone frontière.*

Une fois "installé" dans le Maestrazgo [massif de l'Aragon], comme tant d'autres de mes compagnons, je me suis vu obligé de faire le bilan de l'invasion du Val d'Aran et j'ai reconnu que cela avait été une folie. Le bon sens aurait été d'organiser, par pallier, l'infiltration de petits groupes, et la prise de contact avec les guérillas locales, et passer aussitôt à la création de guérillas urbaines. Et comme je l'ai su par la suite, les anciens groupes auraient beaucoup apprécié l'arrivée de techniciens instructeurs et aussi la mise en marche d'une certaine coordination –non pas la militarisation absolue qu'on prétendait imposer. En effet, l'ambiance de misère et d'exploitation de cette époque favorisait la création de noyaux de résistance et de combat. Il faut se rappeler les usuriers des villages, les gens faisant du marché noir et tout l'appareil que les " forces vives", les " forces vivifiantes" avaient élaboré pour désespérer le peuple. Ce qu'on ne pouvait pas faire c'était de demander aux gens de se jeter ni plus ni moins dans la gueule du loup. Et c'est ainsi, comme tu le sais, que plusieurs années se sont écoulées en combattant dans ces montagnes,

sans grande confiance dans le futur, parce qu'il a été bientôt évident que les puissances dites démocratiques, de même que pendant la guerre civile, n'étaient pas prêtes à mettre les bouchées doubles pour liquider les derniers vestiges du fascisme européen. »

Eduardo Pons Prades, *Historia 16*, n° 17, 1977, pp.139-143. (Traduction Frank Mintz)